

PROLOGUE

On frappe et je sais.

C'est lui. Là. Derrière ma porte.

Je reconnais son style, il ne frappe pas vraiment, en réalité, il tambourine.

Ma porte devient son instrument et mon cœur prend le rythme.

Des percussions comme un signe. Le signe que mon vœu est exaucé.

Enfin.

Ç'ouvre. Il est là.

Il tremble.

Il sourit.

Il a toujours l'air d'un gosse.

CHAPITRE 1

Je suis le seul à faire semblant.

Alors que le sable gelé trouve un chemin entre mes orteils, je suis le seul à ne pas admettre que l'été est mort pour de bon. Je lève les yeux sur la plage d'Houlgate ravagée par ce vent humide et ricanant qui, depuis toujours, claironne l'imminence de la rentrée des classes. Deux enfants absolument identiques courent après un goéland. L'oiseau volette à distance confortable à chaque tentative d'approche des deux garçons. Il a l'œil de celui qui sait qu'il ne pourra être touché, un œil plein de dédain, qui sait que l'envol est possible. Ses poursuivants ont l'âge d'être dans ma classe mais eux ne font plus semblant : ils ont déjà aux pieds leurs chaussures neuves pour la rentrée alors que mes pieds nus font de la résistance.

La boule qui somnole dans mon ventre depuis une semaine se réveille soudain. C'est le signal. La trouille de la rentrée nouvelle est arrivée. Du coup, tout ici me semble ridicule, anachronique. Ces Vaches Noires balayées par les embruns, cette sandale en plastique oubliée par un vacancier rhabillé depuis des jours, le roulement nostalgique de la mer. Tout me rappelle que je n'ai plus rien à faire dans ce décor de

carte postale jaunie, que la date de péremption est passée. Je n'ai pas préparé mon cartable, je n'ai pas acheté mes stylos, je dois rentrer chez moi.

La peur de la rentrée.

Du plus loin que porte ma mémoire, c'est une vieille camarade, une chanson rance.

Cette année, ce sera le CE2. Bien sûr je ne suis pas prêt et, comme chaque année, la boule chahute mes intestins. Je pensais avoir mûri, grandi. Foutaises ! À trente-cinq ans, les derniers jours d'août me font toujours autant flipper.

Alors que j'abandonne l'idée de faire disparaître le sable humide collé à mes doigts de pieds et que j'enfile mes chaussettes informes, je me dis que choisir de vivre l'angoisse du cartable de septembre depuis plus de trente ans doit être psychanalytiquement d'un intérêt majeur.

La pluie attend que je sois rentré dans ma vieille 205 pour s'abattre d'un coup brutal sur le monde. Sur la plage, les deux gamins hurlent de joie. Ils dansent les mains vers le ciel, inondés et heureux. Leur mère hurle aussi mais pas pour la même raison. À cet instant, ses deux enfants pourraient être dévorés par une meute de crabes qu'elle ne s'en apercevrait pas. Ce n'est pas vraiment vers eux qu'elle s'élance en faisant des moulinets grotesques, c'est vers leurs chaussures, quatre magnifiques souliers vernis qui doivent être bien surpris de mourir si jeunes.

Je mets deux heures à rejoindre Dreux. La pluie s'acharne sur le toit de la voiture tout du long. J'ai eu

envie d'écouter Brassens, mais le pauvre vieux a dû céder la place à Jimi Hendrix, seul pensionnaire de ma boîte à gants qui ait une chance d'être entendu sous ce déluge. J'avance en espérant à un moment ou à un autre me tromper de route.

Tout ça me saute aux yeux. Pourquoi cette année ?

Comme étranger à moi-même, je me vois faire. Ressortir mon cartable, vérifier ma trousse, lutter contre la douce panique. Choisir ce métier n'a pas été un manque de maturité ou une régression. Plutôt le refus d'un monde où les adultes jouent aux adultes jusqu'à la lobotomie, un monde où conserver les émerveillements de l'enfance passe pour une inadaptation au travail, où la neige est froide et mouillée, où les chiens sentent mauvais, où Noël tue la carte bleue. Aller à l'école toute sa vie, c'est ne pas avancer vers l'abattoir. Ou moins vite. Ou en tapissant le chemin qui y mène de gommettes bariolées tout en sifflant un air fleuri de colchiques.

Et parmi les rituels qui perdurent il y a le coiffeur d'avant la reprise.

Lorsque j'étais de l'autre côté du stylo rouge, ma mère m'emmenait dans un grand salon rue des Amandiers à Montpellier. Je crois qu'elle y va encore. Ça sentait la vanille et la laque. La patronne, madame Angèle, avait les dents du bonheur, moins une au milieu. Bonheur incertain donc. Elle avait des doigts délicieux. J'aimais l'instant toujours trop court du shampoing : je fermais

les yeux, me laissais flotter la tête en arrière, priant pour quelle se taise et qu'elle ne cesse jamais de me masser le crâne.

Les shampoings ont pris fin, j'ai gagné des années, perdu des cheveux et quitté la maison familiale.

Jusqu'à l'année passée, tu étais devenue ma coiffeuse. Tes doigts étaient plus brusques, touchants d'amateurisme, tes dents étaient serrées comme il faut et je t'aimais. Bien sûr tu oubliais de rectifier l'arrière des oreilles, bien sûr je n'ai jamais osé te demander de me faire le shampoing, mais le rituel était là, renaissant de ses cendres dans la cuisine de notre petit appartement. Et lorsque la balayette faisait disparaître les reliques de mon look estival c'est ton sourire qui m'aidait à glisser vers l'automne.

Tu es sortie du cadre.

Je n'ai plus personne à aimer. J'ai revendu la tondeuse sur internet pour me laisser pousser une chevelure de responsable syndical alors que je ne suis responsable de rien. Mais aujourd'hui, je descends l'escalier pour aller chez un autre coiffeur. Un vrai, qui mime les gestes de l'amour sans que personne n'en soit dupe. *Chez Jean-Lou*, pas de carillon, juste Jean-Lou qui se lève en reposant son magazine de motos sur une pile d'autres magazines de motos. Jean-Lou n'a pas la tête de madame Angèle et pour tout dire, il n'a pas la tête de l'emploi. Il ressemble plutôt à un charcutier portant ses habits du dimanche. Je n'ai pas le temps de bredouiller quoi que ce soit que

déjà il m'indique le vieux siège en cuir tout droit sorti du dictateur de Chaplin.

— Un rafraîchissement ?

J'hésite une seconde puis comprends qu'il ne s'agit pas d'apéritif.

— Oui.

— Avec shampoing ?

Je regarde ses doigts embagoués et potelés.

— Non. Juste la coupe.

Les premières minutes sont silencieuses. Le cliquetis des ciseaux me coule dans un état second que Jean-Lou ne tarde pas à piétiner.

— Vous êtes du quartier ?

— Oui. J'habite dans le logement de fonction de l'école.

— Ah ! Vous êtes fonctionnaire...

Il a dit fonctionnaire comme j'aurais dit « cervelle d'agneau ». Je me tends un peu et enchaîne :

— Oui... enfin instituteur...

— C'est un beau métier ça.

Je me détends. Ce n'est qu'une trêve.

— Mais ça doit pas être facile tous les jours !

— C'est fatigant mais il y a de beaux moments.

— Ouais. Remarque, ici c'est le centre ville, vous devez être plus tranquille.

Je me tends à nouveau et Jean-Lou le sent.

— Non ! Baissez la tête comme vous étiez. C'est vrai, des Arabes vous ne devez pas en avoir trop. C'est l'avantage.

— Humm...

Je feuillette le premier magazine à ma portée. La fuite par *Femme actuelle*. On ne choisit pas toujours.

— La tête ! Enfin le pire, c'est les Noirs. Ça c'est vraiment de la sale race.

L'horoscope comme bouée de sauvetage. *Taureau : coupez-vous les cheveux vous-même.*

— Si c'était que moi, je te foutrais tout ça dans une cage et je te les renverrais chez eux, dans leur jungle.

Je lève la tête et je fixe le miroir. Jean-Lou tire la langue avec application. Un bon coiffeur, consciencieux. Le contact de ses doigts m'est insupportable. Je devrais lui répondre, lui dire de se taire à jamais. Je devrais me lever, arracher ce ridicule tablier boutonné dans le dos et claquer la porte de toutes mes forces. Au lieu de ça, je regarde le miroir et j'y vois un homme à qui il manque certes du courage mais aussi la moitié gauche de la chevelure. Partir maintenant, avec cette tête de demi-péteux me paraît impossible. Alors je deviens mutique et parviens sans trop de problème à ne plus entendre Jean-Lou.

Une éternité et un coup de balayette dans le cou plus tard, je paye sans desserrer les mâchoires.

— À bientôt, me sourit Jean-Lou. Et bon courage pour la rentrée.

— Merci.

Je lui ai dit merci.

Je sors à l'air pur en expirant bruyamment. À l'intérieur, ça ne sentait pas la vanille ni la laque, ça sentait la bêtise et la fuite, les mots parfumés à la haine et le silence aromatisé à la lâcheté.

Je presse le pas. Devant l'école, des fillettes jouent. Je ne les reconnais pas, mais je reconnais leur joie. Elles savent qu'il leur reste quatre jours de vacances. Pour les profs, c'est demain. Je leur envie ce sursis de liberté.

Voilà la différence entre moi et l'enfance.

Quatre jours.

Quatre-vingt-seize heures qui font de moi un frère de Jean-Lou.

Un adulte.

Le cheveu ras et la honte aux joues.

CHAPITRE 2

J'ai mis les petits cailloux dans ma casquette. Cette fois j'en ai trouvés beaucoup. Il y en avait plein au pied du toboggan. En plus ils ont presque tous la bonne taille. Je me suis assis sur la table en plastique du balcon. J'ai pas le droit parce que c'est haut et que si je tombe du quatrième étage je peux me tuer pour de bon. Mais là papa dort vraiment, parce qu'il ronfle. Alors j'ai le temps de battre mon record. Mon record, c'est sept. Sept cailloux qui cognent sur la cloche de la gardienne. C'est trop dur parce que c'est loin et il faut tirer quand il y a personne en bas de l'immeuble. Pour l'instant il y a la mamie du deuxième avec son chien moche. Mais c'est bientôt fini parce qu'il lève encore la patte mais il y a plus que des gouttes. Ils rentrent. Je prends des cailloux dans ma main gauche et je lance avec la droite. En vrai, je pourrais faire l'inverse parce que mes deux mains marchent pareil. Je mets quinze lancers avant de faire sonner la cloche. Je dis : « yes ! » et je m'aplatis sur la table.

Un.

Je jette un œil. Personne. Je reprends une poignée dans la main droite. La gauche en action. J'espère que j'ai pas crié trop fort mon « yes » parce que papa, il faut pas que je le

réveille. Quand il travaille la nuit, ça ne rigole pas. Enfin, encore moins que d'habitude.

C'est moi qui dois faire la cuisine. Je suis bon. Ce soir, je ferai du *saga saga*. C'est Kadiatou qui m'a appris. Kadiatou, elle m'a tout appris. Quand on n'a pas de maman, une grande sœur c'est pratique. Elle cuisinait trop bien Kadiatou, même si moi, dans le *saga saga*, je mets pas de piment. Elle est partie depuis sept mois et une semaine mais je me souviens de tout. Papa il dit que je suis un chef, même si je sens que ça le gêne que son fils cuisine. Parce que je suis pas une fille. Mais de fille, il en a plus depuis sept mois et une semaine et il ne sait pas cuisiner. Alors il dit que je suis un chef et il mange. Ça me va.

Encore la cloche !

Yes !

Deux points !

Je regarde la casquette, il reste trois cailloux. Je pourrai pas battre le record. Je déclare forfait. Je balance les trois cailloux dans le pot du cactus et je rentre.

Papa ronfle encore plus fort que tout à l'heure. C'est parce qu'il a porté des gros cartons. Au début, quand il est venu en France, c'était pour devenir joueur de foot professionnel à Auxerre, une ville un peu loin. Il était super fort mais il s'est cassé le genou. Trois fois. Pourtant, il est pas reparti parce que ça lui rappelait trop maman et parce que l'école c'est mieux ici. Ça c'est papa qui l'a dit parce que moi, l'école...

CHAPITRE 3

On est venu à Dreux parce que papa connaissait un cousin. Mais on lui parle plus parce qu'il y a eu des histoires avec Kadiatou. Papa ne travaille presque pas et moi j'aime bien parce qu'il est plus souvent là et on peut aller jouer au foot dès que je reviens de l'école. Sauf qu'en ce moment, ils ont eu besoin de lui pour les cartons de nuit. Alors le ballon de foot, j'y touche pas. C'est un ballon d'Auxerre, et j'ai pas le droit d'y jouer tout seul. Je m'en fiche. J'ai des combines. N'empêche, j'espère que les cartons ça va pas durer longtemps parce qu'après l'école, je risque de recommencer mes bêtises. En plus, j'aime bien recommencer mes bêtises.

C'est demain l'école, et je n'ai pas retrouvé mon cartable. L'appartement est petit mais le cartable a disparu. Je rentre doucement dans la chambre où dort papa et je regarde partout sans faire de bruit. Je vois mes protège-tibias qui dépassent de dessous mon matelas. Alors je me souviens. Mon cartable, je l'ai échangé contre mes protèges.

J'ai pas de cartable pour demain. Ça me fait rire dedans. J'enfile mes protèges et je sors avec ma casquette. Je descends l'escalier en sautant trois marches à chaque fois, comme ça je suis plus vite au pied du toboggan.

Il reste des cailloux. Je fais le plein. Je regarde notre balcon au-dessus de moi.

C'est vrai que c'est haut !

Sept.

Record à battre...

Finalement, je suis assez heureux de me retrouver face-à-face avec Monsieur Hulot. Je dis face-à-face pour ne pas dire que je lui arrive bien au-dessous de la pipe. Le grand bonhomme en mosaïque qui a donné son nom à notre école me sert de toise. 1 m 66. Probablement définitivement. Ceux qui ont choisi ce nom ont voulu perpétuer le génie de l'acteur, la poésie du cinéaste. Raté. Pour des générations d'écouliers, Jacques Tati sera une école avec ses WC, ses murs criblés de trous de punaises, ses mystérieuses odeurs d'égouts au mois de juin et ses radiateurs qui chantent l'hiver. Quand on y pense, pourquoi pas le boulodrome Charlie Chaplin ou la station d'épuration Audrey Hepburn ?

Cela va faire ma quatrième année entre ses murs. Je suis toujours le plus jeune et le petit dernier de l'équipe. Mais je commence à me sentir chez moi. Tout le monde est déjà là, des rires s'échappent de la salle des maîtres, chacun a ramené des petits morceaux de liberté joyeuse, on se raconte les baignades, les oursins sous les pieds, les randonnées au saucisson, les travaux dans la salle de bains, l'inscription à la fac de la plus grande, le bras dans le plâtre du petit. Tout ce qui peut encore tenir à distance les registres d'appel et les

listes trop longues d'élèves. Je me suis arrêté pour profiter de ces sons avant de les rejoindre. Je sais que rien ne sera ensuite plus aussi joyeux et chantant. Comme on perd son bronzage, peu à peu, nous perdrons notre sentiment de grand large et la photocopieuse redeviendra l'enjeu de tous les silences.

Je me passe les doigts dans les cheveux. Un peu courts. Tu n'aurais pas aimé.

Cette école m'a un peu nettoyé de toi. La première année, celle où j'entendais encore hurler ton nom dans chaque rire d'enfant, dans chaque bruissement des tilleuls, dans chaque fragment coloré de Monsieur Hulot, j'ai détesté cet endroit comme j'ai détesté tous les autres endroits de la Terre. Et puis le nœud s'est dénoué, peu à peu, et un jour j'ai respiré. Pas comme avant, c'est vrai, il reste un sifflement à chaque expiration, mais l'air circule.

Je rentre dans la salle et des cris moqueurs saluent ma radicalité capillaire. Je fais la bise à chacun. Quatre fois deux bises. Les seules de l'année scolaire. Car nous ne sommes pas encore collègues. Nous avons encore la marque du maillot. Déjà, demain, les bonjours seront plus distants, plus automatiques. Je commence par Cécile, elle est la plus souriante et personne n'est dupe de la raison. C'est sa dernière fois. En juin prochain, elle videra les placards où elle entasse ses merveilles depuis plus de 30 ans. Une retraite sur ses deux pieds, la fin d'une carrière faite de chaleur bienveillante et de chorales réjouies. Un amour

des gosses sans faille. Une bonne humeur ancestrale. Mais dans trois trimestres, elle disparaîtra après une année de « dernières ». Dernière rentrée, dernière collecte de feuilles mortes, dernières décorations de Noël, dernier canon, dernière dernière journée. Puis elle manquera.

Puis on oubliera.

Marisa a encore grossi. Son obésité devient monstrueuse mais aucun élève ne s'est jamais moqué d'elle. Marisa a une autorité naturelle qui tiendrait en respect n'importe quel petit malin. Et puis, à sa façon un peu rock'n'roll, elle aime les enfants. Vraiment. Et on ne mord pas ceux qui nous aiment. Je ne parle pas de toi. Je parle des enfants. Marisa ne sent pas très bon mais je suis heureux de la revoir. Elle redonnerait le moral au soldat inconnu.

— Alors beau gosse, t'as fini ton caca nerveux ? Tu t'es enfin emballé une minette pendant l'été ou tu es définitivement entré dans les ordres ?

— Je ne peux faire aucune déclaration, mais si une certaine Angelina Jolie se pointe à l'accueil de la garderie pour me demander, alors tu n'as qu'à dire que je suis en stage massicot. Je préfère qu'elle m'oublie au plus vite.

— O.K. compte sur moi. De ton côté, si un certain George Clooney pénètre dans cette école, attache-le solidement à un pilier du préau et cours me chercher immédiatement.

— Sans faute.

Faire la bise à Elsa est moins aisé. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle est la directrice, ou peut-être parce

qu'elle est d'une beauté froide, qui tient à distance. Peut-être parce qu'elle porte le même parfum que toi. Cette statue de glace aux cheveux roux règne sur l'école avec fermeté et méthode. Jamais je ne l'ai entendue élever la voix, jamais je ne l'ai vue hésiter. Jamais je ne l'ai vue rire. Elle rassure mais personne ne songerait à lui taper dans le dos. Sa vie privée est un mystère et c'est très bien ainsi.

La vie privée de Marie-Jo, en revanche, chacun la connaît dans les moindres détails, ainsi que celle de sa famille, de ses voisins, de son chien et du prince William. Marie-Jo parle beaucoup, très fort et ne dit pas grand-chose. Marie-Jo se maquille comme si sa vie en dépendait. Marie-Jo ne se souvient plus vraiment pourquoi elle a choisi ce métier mais elle sait qu'elle ne le supporte plus. Marie-Jo a peur. Des élèves, de l'inspectrice, des parents, de conduire la nuit, d'aller à la piscine, des pigeons. Marie-Jo aurait pu être intelligente et délicate. Mais non.

— Casimir, il faudra qu'on parle des échanges de services pour la piscine. Et pour la kermesse de fin d'année, j'aimerais échanger avec toi pour le stand. Ils nous fatiguent avec cette kermesse. Tu es inspectable cette année ? Moi, c'est l'année prochaine, mais avec eux on ne sait jamais.

— Bonjour Marie-Jo.

— Ah oui, pardon. Bonjour Casimir.

Et deux bises au fond de teint, deux.

*

Casimir.

Casimir Feunard. Jeune coq un peu déplumé au milieu d'une bande de poules. Contrairement à Marie-Jo, je sais pourquoi je suis ici. Un peu par résignation. Et je sais où j'aurais dû être.

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours voulu être musicien dans un groupe de rock. À l'heure où les enfants de ma classe voulaient tous soigner les girafes ou marcher sur Pluton, moi je salivais devant les pochettes de disques des parents. Je me serais très bien vu au balcon entre Paul et John ou soulageant ma vessie sur un monolithe comme Roger ou Pete.

Restaient deux étapes à franchir : choisir mon instrument et devenir mondialement célèbre. Si le second obstacle ne fut jamais franchi, le premier explosa sous le poids de l'évidence un soir de juin lors d'un concert de Jean-Louis Aubert alors que je lustrais ma 17^e année. Un de mes regrets à cette époque – oui j'avais des regrets à 17 ans – était de ne jamais avoir vu le groupe Téléphone sur scène. Ces quatre-là avaient éclaboussé mon adolescence de leur rock juteux, bande-son de ma vie fantasmée d'alors, éclat de lumière sur mon front ravagé par l'acné. Ce soir-là, c'est au fantôme du groupe fraîchement séparé que je me confrontais. Ma grande sœur comme chaperon, j'espérais glaner quelques traces d'émotion passée, collé à la scène, le

nez à trente centimètres des jeans du chanteur. Je l'ignorais pourtant tout du long. Mon attention était ailleurs, plus en arrière. Mes yeux refusaient de lâcher les deux baguettes virevoltantes de Richard, le batteur, lui aussi ex-Téléphone, otage volontaire à perpétuité de sa propre adolescence. Le concert passa comme un claquement de cymbales. J'avais trouvé l'instrument. Je serai batteur. Je serai lui. Après quelques négociations serrées, je convainquis ma sœur de faire le pied de grue à la sortie des artistes. Une heure après la dernière note jouée, Richard fut le premier à paraître sous les étoiles. Un signe, à n'en pas douter. Je lui tendais une pochette vinyle à dédicacer ce qu'il fit avec un grand sourire allié à l'élégance de ne pas me faire remarquer que j'avais choisi, par hasard je le jure, la seule pochette où il posait nu comme un ver.

— Je veux être batteur, comme vous.

Il m'attrapa le bras où aurait dû se trouver un biceps, tâta, puis, une moue de fin connaisseur dessinée sur le visage, il décréta :

— Fonce !

Puis il disparut dans le bus. L'adoubement avait eu lieu. Ma vie serait derrière les fûts.

Je passais donc toute mon année de terminale à m'exploser les doigts sur mes baguettes, d'abord dans ma chambre puis au fin fond de la cave du pavillon familial, judicieusement déménagé en ces lieux par mes parents qui voyaient là la seule chance de m'éviter un lynchage en règle par nos

voisins rendus à la fois sourds et psychopathes. Plus intime d'Agostini que de Thalès, j'eus mon bac au rattrapage et, aussitôt après, j'annonçai à mes parents l'intention de me lancer corps et âme dans la musique. Mon père me rêvait médecin, ma mère architecte. Je serai un dieu de la caisse claire.

Je passai un an accroché à mon rêve, d'auditions en maquettes, de concerts dans les MJC en bals populaires. Puis le rêve peu à peu a perdu son éclat, ses couleurs et enfin son essence. La destinée s'est flétrie sous le poids de l'évidence. Un jour d'hiver où fanaient mes 19 ans, je pris place derrière le charleston comme des milliers de fois auparavant mais cette fois fut la dernière. Là, sous mes doigts constellés de traces d'ampoules, les baguettes me semblèrent soudainement peser des tonnes. Un goût amer grimpa sur ma langue, le goût des illusions mortes, du ridicule, de la fin du film. Je reposais les baguettes sur la peau tendue en prenant bien garde à ne produire aucun son. La semaine suivante, la batterie était vendue et j'entrai à la fac sans roulement de tambour. C'était bien le moins.

Ceci aurait pu être une descente aux enfers, ce fut le nirvana. Car c'est là, dans cette faculté tourangelle échouée au bord du fleuve que je vis ta nuque pour la première fois deux rangs devant moi, irradiant cet amphi de morts-vivants. Je n'avais pas encore vu ton visage à cet instant mais tes yeux auraient pu ne pas être d'un vert émeraude, tes lèvres auraient pu être dépourvues de génie, ton grain de beauté

en forme de framboise aurait pu avoir déserté ta tempe, ton nez aurait pu être autre chose que ce froncement permanent et délicieux, je me serais contenté de cette nuque aimantée. Oui, c'est bien ta nuque qui me fit perdre la raison. C'est elle que, quatre ans durant, je m'émerveillai à couvrir de baisers et c'est elle qu'aujourd'hui je pleure.

Notre rencontre avait le goût des retrouvailles. Il me semblait connaître chacun de tes gestes, de tes envies, de tes pensées. De ta façon bien à toi de décortiquer les moules à ta manie de noircir les marges des romans au fil de tes lectures, de ta voix rauque de mère maquerelle au réveil à ton sourire ensommeillé du soir, tout chez toi m'était d'emblée familier. Confortable. Nous collions parfaitement. Notre histoire fut évidente. Durant ces trois ans de fac, nous fûmes inséparables, indissociables. Mon avenir, c'était continuer cette vie pétillante. Le tien, c'était enseigner. Une vocation ancestrale. Ma vocation étant morte, la tienne ferait l'affaire. Là où tu voyais la grandeur de la tâche, je voyais des vacances communes en Toscane. Instituteur ? Pourquoi pas. Si tu avais eu le feu sacré pour dresser des puces, je t'aurais suivie sans me poser la moindre question. Tu étais ma vie. Tu l'es encore d'une certaine façon même si ta voix rauque a déserté mes matins depuis longtemps maintenant.

En te suivant sur les rails de l'Éducation nationale, une seule crainte me faisait alors hésiter : celle de l'humiliation due à mon prénom. Casimir. Débarquer face à trente mômes affublé du blase du monstre gentil de mon enfance me

semblait périlleux. Exiger discipline et rigueur alors qu'on évoque un dinosaure orange à quatre doigts, il fallait oser. Mes premiers postes furent à ce sujet une surprise. Certes, les gamins ne connaissaient plus ce bon vieux Casimir, mais le problème s'était déplacé sur mon nom. J'apprenais avec stupéfaction que Feunard était un joli pokémon à grosse queue dont je ne soupçonnais pas l'existence. Trop tard. De classe en classe, d'année en année, j'étais devenu monsieur Pokémon pour la joie des grands et des petits. Avec toujours ce doute : étais-je populaire malgré ou grâce à mon nom ?

*

Moment crucial, Elsa distribue les listes d'élèves à chacun. Là, sur un recto de feuille A4, les dix prochains mois de ma vie se dessinent. Je balaye les noms d'un regard grave. La plupart d'entre eux me sont étrangers. Seuls quelques surdoués ou cas lourds sortent de l'anonymat.

— Ah !

— Quoi « ah ! » ? m'interroge Marisa.

— J'ai Issa.

— Cool ! Au moins, tu évites les longues journées de routine.

Le sourire du fatigué d'avance grimpe sur mon visage.

Issa Doucouré.

Les vacances sont bel et bien mortes.